

FABLE XVIII.

La Chatte métamorphosée en Femme.

Un homme chérissait éperdument sa chatte;
 Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate;
 Qui miaulait d'un ton fort doux;
 Il était plus fou que les fous.
 Cet homme donc, par prières, par larmes,
 Par sortilèges et par charmes,
 Fit tant qu'il obtint du Destin
 Que sa chatte, en un beau matin,
 Devient femme; et, le matin même,
 Maître sot en fait sa moitié.
 Le voilà fou d'amour extrême,
 De fou qu'il était d'amitié.
 Jamais la dame la plus belle
 Ne charma tant son favori.
 Que fait cette épouse nouvelle
 Son hypocondre de mari?
 Il l'amadoue; elle le flatte.
 H n'y trouve plus rien de chatte.
 Et, poussant l'erreur jusqu'au bout,
 La croit femme en tout et partout.
 Lorsque quelques souris qui rongeaient de la natte
 Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.
 Aussitôt la femme est sur pieds.
 Elle manqua son aventure.
 Souris de revenir, femme d'être en posture
 Pour cette fois elle accourut à point;
 Car, ayant changé de figure,
 Les souris ne la craignaient point.
 Ce lui fut toujours une amorce:
 Tant le naturel a de force!
 Il se moque de tout: certain âge accompli,
 Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.
 En vain de son train ordinaire
 On le veut désaccoutumer:
 Quelque chose qu'on puisse faire,
 On ne saurait le reformer.
 Coups de fourche, ni d'étrivières
 Ne lui font changer de manières:
 Et fussiez-vous embâtonnés,
 Jamais vous n'en serez les maîtres.
 On lui ferme la porte au nez,
 Il reviendra par les fenêtres.

VAR. Fourches, dans les éditions de Didot et de Barbou; mais c'est à tort: la première, comme la dernière édition donnée par la Fontaine, met ce mot au singulier.
 * Armés de bâtons.
 * Ce mot est ici de deux syllabes, selon l'usage le plus fréquent de cetemps.

FABLE XIX.

Le Lion et l'Âne chassants.

Le roi des animaux se mit un jour en tête
 De giboyer: il célébrait sa fête.
 Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
 Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons et beaux.
 Pour réussir dans cette affaire
 Il se servit du ministère
 De l'âne à la voix de Stentor.
 L'âne à messer lion fit office de cor:
 Le lion le posta, le couvrit de ramées.
 Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
 Les moins intimidés fuiraient de leur maison.
 Leur troupe n'était pas encore accoutumée
 A la tempête de sa voix.
 L'air en retentissait d'un bruit épouvantable:
 La frayeur saisissait les hôtes de ces bois.
 Tous fuyaient; tous tombaient au piège inévitable
 Où les attendait le lion.
 N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?
 Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.
 Oui, reprit le lion, c'est bravement crié.
 Si je ne connaissais ta personne et ta race,
 J'en serais moi-même effrayé.
 L'âne, s'il est osé, se fit mis en colère,
 Encor qu'on le raillât avec juste raison.
 Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron
 Ce n'est pas là leur caractère.

FABLE XX.

Testament expliqué par Esopé.

Si ce qu'on dit d'Esopé est vrai,
 C'était l'oracle de la Grèce.
 Lui seul avait plus de sagesse
 Que tout l'aréopage. En voici pour essai
 Une histoire des plus gentilles,
 Et qui pourra plaire au lecteur.
 Un certain homme avait trois filles,
 Toutes trois de contraire humeur:
 Une hubeuse; une coquette;
 La troisième, avare parfaite.
 Cet homme, par son testament,
 Selon les lois municipales,
 Leur laissa tout son bien par portions égales.
 En donnant à leur mère tant
 Payable quand chacune d'elles
 Ne posséderait plus sa contingente part.

* Ce mot est ici de deux syllabes, selon l'usage le plus fréquent de cetemps.

Le père mort, les trois femmes
 Courent au testament, sans attendre plus tard.
 On le lit, on tâche d'entendre
 La volonté du testateur;
 Mais en vain: car comment comprendre
 Qu'aussitôt que chacune sœur
 Ne possédera plus sa part héréditaire,
 Il lui faudra payer sa mère?
 C'est n'est pas un fort bon moyen
 Pour payer, que d'être sans bien.
 Que voulait donc dire le père?
 L'affaire est consultée; et tous les avocats
 Après avoir tourné le cas
 En cent et cent mille manières,
 Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus.
 Et conseillent aux héritières
 De partager le bien sans songer au surplus.
 Quant à la somme de la veuve,
 Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil teure,
 Il faut que chaque sœur se charge par traité
 Du tiers, payable à volonté.
 Si mieux n'aime la mère, en ordon une rente,
 Dès le décès du mort courante.
 La chose ainsi réglée, on composa trois lots,
 En l'un les maisons de boutique,
 Les buffets dressés sous la treille,
 La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
 Les magasins de Malvoisie;
 Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,
 L'attirail de la goinfrie;
 Dans un autre, celui de la coquetterie,
 La maison de la ville, et les meubles exquis,
 Les eunuques et les coiffeuses,
 Et les brodeuses.
 Les joyaux, les robes de prix;
 Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
 Les troupeaux et le pâturage,
 Valets et bêtes de labour.
 Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire
 Que peut-être pas une sœur
 N'aurait ce qui lui pourrait plaire.
 Ainsi chacune prit son inclination;
 Le tout à l'estimation.
 Ce fut dans la ville d'Athènes
 Que cette rencontre arriva.
 Petits et grands, tout approuva
 Le partage et le choix: Esopé seul trouva

Qu'après bien du temps et des peines
 Les gens avaient pris justement
 Le contre-pied du testament.
 Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique
 Aurait de reproches de lui!
 Comment! ce peuple, qui se pique
 D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
 A si mal entendu la volonté suprême
 D'un testateur! Ayant ainsi parlé,
 Il fait le partage lui-même,
 Et donne à chaque sœur un lot contre son gré.
 Rien qui pût être convenable
 Partant rien aux sœurs d'agréable:
 A la coquette, l'attirail,
 Qui suit les personnes buveuses,
 La biberone eut le bétail;
 La ménagère eut les coiffeuses.
 Tel fut l'avis du Phrygien,
 Alléguant qu'il n'était moyen
 Plus sûr pour obliger ces filles,
 A se défaire de leur bien,
 Qu'elles se mariaient dans les bonnes familles.
 Quand on leur verrait de l'argent,
 Paieraient leur mère tout comptant;
 Ne posséderaient plus les effets de leur père
 Ce que disait le testament.
 Le peuple s'étonna, comme il se pouvait faire,
 Qu'un homme seul eût plus de sens
 Qu'une multitude de gens.

LIVRE TROISIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Meunier, son Fils, et l'Âne.

L'invention des arts étant un droit d'homme,
 Nous devons l'apologie à l'ancienne Grèce:
 Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
 Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
 La feinte est un pays plein de terres désertes,
 Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
 Je t'en veux dire un trait assez bien inventé:
 Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
 * Trouve, Marot et Corrozet, et la plupart des poètes du seizième siècle, écrivent presque toujours treuve. Cet usage subsistait encore lorsque la Fontaine publia cette première partie de ses fables.
 * C'est-à-dire, de vin doux. La Malvoisie est un vin grec qui croît dans les environs de Napoli di Matcastia, en Morée, ou dans le Péloponnèse des anciens. Notre poète n'a donc point commis ici l'anachronisme dont un commentateur l'accuse.

* François de Malherbe naquit en 1576, et mourut à Paris en 1642.

Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
(Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins),
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
A quoi me répondrai-je ? Il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance :
Dois-je dans la province établir mon séjour,
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter ;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde !
Écoutez ce récit ayant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
Le premier qui des vit de rire s'éclata :
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance ;
Il met sur pieds sa bête, et la fait détalier.
L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois : Le meunier n'en a cure ;
Il fait monter son fils, il suit et d'aventure,
Passent trois bons marchands, Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise !
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte ;
Quand trois filles passant, l'une dit : C'est grand honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge.
Passez votre chemin, la fille, et n'en croyez rien.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,

1628. Honorat de Beuil, marquis de Racan, était né à la Roche-Racan, en Touraine, en 1589. A son retour de Calais, où il était allé porter les armes en sortant de page, il consulta Malherbe sur le genre de vie qu'il devait suivre. Malherbe au lieu de lui répondre, lui raconta l'apologue que la Fontaine a mis ici en vers.

L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous !
Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
Eh quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu ! dit le meunier, est bien fou de cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
L'âne se prélassant marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode ?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne !
Nicolas, au rebours ; car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête, et la chanson le dit.
Beau trio de baudets ! Le meunier repartit :
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.
Quant à vous ? suivez Mars, ou l'Amour, ou le prince ;
Allez, yenez, courez ; demeurez en province ;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement ;
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

FABLE II.

Les Membres et l'Estomac.

Je devais par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage ;
A la voir d'un certain côté
Messer Gaster, en est l'image ;
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
De travailler pour lui les membres se lassent.
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécût d'air,
Nous suons, nous pémons comme bêtes de somme ;
Et pour qui ? pour lui seul : nous n'en profitons pas ;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chômions, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre,
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,

1. S'étendre avec gravité, affecter les airs et la démarché d'un prélat.
2. Vous, Racan ; car ceci est la réponse que Malherbe fait à son ami, après lui avoir conté l'apologue qui précède.
3. L'estomac. (Note de la Fontaine.) L'expression de messer Gaster est empruntée à Rabelais (liv. IV, ch. LVII).

Les bras d'agir, les jambes de marcher :
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent :
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur ;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur ;
Chaque membre en souffrit ; les forces se perdirent.
Par ce moyen, les mutins virent
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux,
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
Tout travaille pour elle, et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient le laboureur, donne paye au soldat,
Distribue en cent lieux ses grâces souveraines.
Entretient seule tout l'état.
Ménénius le sut bien dire.
La commune s'allait séparer du sénat.
Les mécontents disaient qu'il avait tout l'empire,
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité.
Au lieu que tout le mal était de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs était déjà posté,
La plupart s'en allaient chercher une autre terre,
Quand Ménénius leur fit voir
Qu'ils étaient aux membres semblables,
Et par cet apologue, insigne entre les fables,
Les ramena dans leur devoir.

FABLE III.

Le Loup devenu Berger.

Un loup, qui commençait d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage,
Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton
Fait sa houlette d'un bâton
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante approche doucement.

Ménénius Agrippa. Ce fait est raconté avec beaucoup d'intérêt dans Denys d'Halicarnasse, l. VI, 86, t. I, p. 592 de l'édition d'Oxford, 1704, in-folio ; dans Tite-Live, l. III, ch. XXXII, t. I, p. 581, édit. de Drakenborch ; dans Florus, l. I, c. XXIV, édit. de Duiker, 1722, in-8°, p. 215.
Trompeur. (Note de la Fontaine.) L'expression de messer Gaster est empruntée à Rabelais (liv. IV, ch. LVII).

Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormait alors profondément.
Son chien dormait aussi, comme aussi sa mousette ;
La plupart des brebis dormaient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire ;
Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits.
Chose qu'il croyait nécessaire.
Mais cela gâta son affaire ;
Il ne put du pasteur contrefaire le voix,
Le ton dont il parla fit retentir les bois.
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son.
Les brebis, le chien, le garçon,
Le pauvre loup, dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.
Toujours par quelque endroit fourbes se laissent
Quiconque est loup agisse en loup.
C'est le plus certain de beaucoup.

FABLE IV.

Les Grenouilles qui demandent un Roi.

Les grenouilles, se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clamours firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique.
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant
Que la gent mariageuse
Cent fois sotte et fort peureuse en cria :
S'alla cacher sous les eaux, sous les roseaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du mariage,
Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
Or c'était un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la première
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa tanrière.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant.
Il en vint une fourmière ;
Et leur troupe à la fin se rendit familière.
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre, et se tient toujours col.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue.
Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue !
Le monarque des dieux leur envoie une grue
Qui les croque, qui les tue
Qui les gobe à son plaisir ;
Et grenouilles de se plaindre.

Et Jupiter de leur dire : Eh quoi ! votre désir
A ses lois croit-il nous astreindre ?
Vous avez dû premièrement
Garder votre gouvernement ;
Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous
De peur d'en rencontrer un pire.

FABLE V.

Le Renard et le Bouc.

Capitaine renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés :
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ;
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :
Là, chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, compère ?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut ; et tes cornes aussi ;
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
Je grimperai premièrement ;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu ; j'en suis hors :
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;
Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin.

FABLE VI.

L'Aigle, la Laie et la Chatte.

L'aigle avait ses petits au haut d'un arbre creux,
La laie au pied, la chatte entre les deux,
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,

Voyez la préface de la Fontaine, qui fait l'application de cette fable à Crassus allant combattre les Parthes.

Mères et nourrissons faisaient leur tripotage.
La chatte détruisit par sa fourbe l'accord ;
Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit : Notre mort
(Aumoins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)
Ne tardera possible guères.
Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment
Cette maudite laie, et creuser une mine ?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine :
L'arbre tombant, ils seront dévorés ;
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la laie était en gésine.
Ma bonne amie et ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
L'aigle, si vous sortez, fendra sur vos petits.
Obligez-moi de n'en rien dire ;
Son courroux tomberait sur moi.
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La chatte en son trou se retire.
L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits ; la laie encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins
Ce doit être celui d'éviter la famine.

A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans l'occasion :
L'oiseau royal, en cas de mine,
La laie, en cas d'irruption.
La faim détruit tout ; il ne resta personne
De la gent marcassine et de la gent agionne
Qui n'allât de vie à trépas :
Grand renfort pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse !
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis.

FABLE VII.

L'Ivrogne et sa Femme.

Chacun a son défaut, on toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un supputé Bacchus
C'est-à-dire, venait de mettre bas ses petits. Gésine est un
vieux mot qui signifie en couche.

Altérait sa santé, son esprit, et sa bourse :
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve
L'atirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.
Oh ! dit-il, qu'est ceci ? Ma femme est-elle veuve ?
La-dessus, son épouse, en habit d'Alecton,
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudeau² propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
Quelle personne es-tu ? dit-il à ce fantôme.
La cellérierie du royaume
De Satan, reprit-elle ; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart, sans songer :
Tu ne leur portes point à boire ?

FABLE VIII.

La Goutte et l'Araignée.

Quand l'enfer eut produit la goutte et l'araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Également à redouter.
Or, avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étroites
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés ?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux hûchettes ;
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'est rien, dit l'araignée, aux cases qui me plaise.
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
Disant : Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme,
Ni que d'en déloger et faire mon paquet

¹ Trouve. Nous avons déjà remarqué l'emploi du mot *treuve* par la Fontaine. Voyez liv. II, fable xx.

² Bouillon chaud.

³ Étroites pour étroites, dans l'édition de 1668, par licence poétique et pour la rime. Par cette raison, il ne faut pas changer cette orthographe. Dans l'édition de 1678, l'imprimeur a mis *étrètes*. Peut-être aussi ce mot était-il alors ainsi prononcé ; mais on l'écrivait comme aujourd'hui. Les poètes seuls pouvaient at-
térer à ce point l'orthographe des mots.

⁴ Ancien mot, pour *araignée*.

Jamais Hippocrate me somme.
L'araignée cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,
Voilà des moucheçons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue, autre coup de balai.
Le pauvre bestion¹ tous les jours déménage.
Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la goutte. Elle était en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse araignée.
Son hôte la menait tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, houer : goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi pensée.
Oh ! je ne saurais plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'araignée. Et l'autre d'écouter :
Elle la prend au mot ; se glisse en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un prélat, qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu sait ! Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son compte²,
Et fit très-sagement de changer de logis.

FABLE IX.

Le Loup et la Cigogne.

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe ; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os ; puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
Votre salaire ! dit le loup :
Vous riez, ma bonne commère !
Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou !
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte.

¹ Petite bête. Mot que notre poète paraît avoir forgé de l'italien ; mais d'un augmentatif il a fait un diminutif. Voyez la note sur la fable vii du liv. X, dans laquelle la Fontaine désigne encore l'araignée par ce mot de *bestion*.

² La Fontaine a écrit *conte*, non-seulement pour la rime, mais parce qu'alors on écrivait souvent ce mot ainsi, même en prose, comme je l'ai remarqué ailleurs.

FABLE X.

Le Lion abattu par l'Homme.

On exposait une peinture
Où l'artisan ¹ avait tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé ².
Les regardants en tiraient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire :
Mais l'ouvrier vous a déçus ;
Il avait liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savaient peindre.

FABLE XI.

Le Renard et les Raisins.

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment ³,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas ;
Mais comme il n'y pouvait atteindre :
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

FABLE XII.

Le Cygne et le Cuisinier.

Dans une ménagerie
De volatiles ⁴ remplie
Vivaient le cygne et l'oison :
Celui là destiné pour les regards du maître ;

¹ Un des commentateurs de notre poète le blâme de n'avoir pas employé ici le mot *artiste*. Un autre remarque avec raison qu'*artisan* était le mot propre du temps de la Fontaine ; il ajoute à tort que cette expression était usitée pour indiquer en général ceux qui cultivaient les arts du dessin. *Artisan* signifiait l'auteur d'un ouvrage quelconque, soit des beaux-arts, soit des arts mécaniques, soit même d'une entreprise, de quelque nature qu'elle fût. Le même commentateur ajoute que le mot *artiste* est très-moderne : il se trompe ; ce mot était en usage du temps de la Fontaine ; mais on l'employait presque exclusivement pour désigner ceux qui étaient habiles à exécuter des opérations chimiques ou docimastiques. Voyez le *Dictionnaire de l'Académie française*, 1696.

² La Fontaine, dans l'édition de 1668, a écrit *terrassé*, pour rimer aux yeux.

³ C'est-à-dire en apparence. Ce mot a actuellement une autre signification.

⁴ VAR. On lit *volatiles*, dans les éditions de Didot pour le Dauphin ; mais à tort.

Celui-ci, pour son goût : l'un qui se piquait d'être
Commensal du jardin ; l'autre, de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries ¹,
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne ; et, le tenant au cou,
Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, prêt à ² mourir, se plaint en son ramage.
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'était mépris.
Quoi ! je mettrais, dit-il, un tel chanteur en soupe !
Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main
La gorge à qui s'en sert si bien ! (coupe
Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe
Le doux parler ne nuit de rien.

FABLE XIII.

Les Loups et les Brebis.

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque ³ les brebis.
C'était apparemment le bien des deux partis :
Car, si les loups mangeaient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,

¹ Un des derniers commentateurs de la Fontaine prétend que dans cette expression *faire ses galeries*, pour dire se promener souvent ou long-temps dans un lieu quelconque, le mot *galerie* n'est pas employé par allusion à ces longues pièces des grands édifices où l'on se promène, mais que c'est l'ancien mot *galerie*, réjouissance, dans son sens propre, qui n'est resté que dans cette phrase. Nous croyons que ce commentateur se trompe. Dès le temps de Nicot, le mot *galerie*, dans le sens de *réjouissance*, n'était déjà plus dans la langue. Le verbe *galer*, se réjouir, et son dérivé *galerie*, ont disparu ; mais leurs composés *régaler* et *régal* sont restés.

² C'est ainsi que portent toutes les éditions publiées par la Fontaine, ainsi que l'édition de 1729, et celles qu'a publiées M. Didot père en 1787 et 1788 ; mais dans la belle édition de M. Didot fils aîné, in-folio, 1802, comme dans toutes celles qu'il a fait paraître, et même dans l'édition de Barbeau, donnée par Adry en 1806, ordinairement si fidèle au texte primitif, on a mis :

L'oiseau, PRÊS de mourir, se plaint en son ramage.

Cela peut être mieux aujourd'hui ; mais ce n'est pas le texte de la Fontaine, et ce n'était pas mieux de son temps. Il n'était pas le seul auteur célèbre qui alors s'exprimât comme il l'a fait ici. Voyez les *Remarques nouvelles sur la langue française*, Amsterdam, 1695, in-12, par le P. Bouhours, qui emploie deux pages à dissertar sur ces expressions *prêt à mourir* et *près de mourir*. Consultez encore ci-après la note sur la fable XIX du livre IV.

³ Du temps de la Fontaine, on pouvait écrire *avecque* ou *avec*, et faire ce mot de deux ou trois syllabes à volonté.

FABLE XV.

Philomèle et Progné.

Ni d'autre part pour les carnages ¹ :
Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages ;
Les loups, leurs louveteaux ; et les brebis, leurs chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires ²,
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats ³
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étaient pas,
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avaient averti leurs gens secrètement.
Les chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement,
Furent étranglés en dormant :
Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux ; un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi ;
J'en conviens : mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ?

FABLE XIV.

Le Lion devenu vieux.

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied ;
Le loup, un coup de dent ; le bœuf, un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste, et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes ;
Quand voyant l'âne même à son antre accourir :
Ah ! c'est trop, lui dit-il ; je voulais bien mourir ;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir les atteintes ⁴.

¹ *Carnage* ne s'emploie ordinairement qu'au singulier ; mais, malgré l'assertion d'un habile grammairien, nous pensons qu'on peut aussi fort bien se servir de ce mot au pluriel, et ce vers en fournit un heureux exemple.

² Dans les formes. *Aux formes* est pour *es formes*, style de pratique.

³ On disait dans notre ancien langage *louvai*, *lovel*, *loviats*, pour un louveteau ou un petit loup.

⁴ Il semble que la Fontaine ait craint d'outrager la majesté du lion en nous le montrant supportant le dernier des opprobres ; il n'a fait qu'indiquer le tableau qui dans Phèdre termine cette fable : *Calcibus frontem exeret*. Ainsi c'est de l'auteur ancien que nous vient l'expression proverbiale dont l'application est si fréquente, *le coup de pied de l'âne*.

Autrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle.
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
Je ne me souviens point que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace ¹, habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire ?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?
Ah ! reprit Philomèle, en est-il de plus doux ?
Progné lui repartit : Eh quoi ! cette musique,
Pour ne chanter qu'aux animaux
Tout au plus à quelque rustique !
Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée ² autrefois
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
En voyant les hommes, hélas !
Il m'en souvient bien davantage.

FABLE XVI.

La Femme noyée.

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie.
Je dis que c'est beaucoup ; et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit, en cette fable,
D'une femme qui dans les flots
Avait fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchait le corps,
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que, sur les bords
Depuis le temps que vous étiez en Thrace. Ellipse qui n'est
que la traduction élégante de l'expression *μετασφραξεν* de
l'auteur grec. Il est remarquable que notre poète a mieux saisi
le sens de son original que le savant Tyrwhit, dont l'erreur a été
rectifiée par son éditeur dans une excellente note. Voyez *Æso-
pica fabula*, édition in-8°, Lipsiæ, 1810, page CXCIII. Roche-
fort, *Notice des Manuscrits*, tome II, page 699.
¹ Térée, roi de Thrace, ayant dans un bois écarté, outragé
et cruellement mutilé Philomèle, sœur de Progné sa femme,
les deux sœurs s'en vengèrent en tuant le fils de ce prince, et
en le lui donnant à manger. Philomèle fut changée en rossignol,
et Progné en hirondelle. OVID., *Metamorph.*, lib. VI, 45.

Du fleuve auteur de sa disgrâce,
Des gens se promenaient ignorants l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :
Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas ;
Suivez le fil de la rivière.
Un autre repartit : Non, ne le suivez pas ;
Rebroussez plutôt en arrière :
Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.

Cet homme se raillait assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avait raison ;
Mais que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par delà.

FABLE XVII.

La Belette entrée dans un grenier.

Damoiselle belette, au corps long et fluet,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit :
Elle sortait de maladie.
Là, vivant à discrétion,
La galande fit chère lie,
Mangea, rongea : Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion !
La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue² et rebondie.
Au bout de la semaine, ayant diné son soûl,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours,
C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise ;
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
Un rat, qui la voyait en peine,
Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.

¹ VAB. La Fontaine a écrit *flouet*, selon l'orthographe usitée de son temps. M. Auger, dans son édition de Molière, *Avare*, acte I, scène VI, tome VII, page 57, à ces mots : « Voilà de mes damoiseaux *flouets*, » a retenu l'ancienne orthographe, et a fait à ce sujet la remarque suivante. « Ce mot vient de *flou*, qui dans notre ancien langage signifie tendre, délicat, suave ; mot que les peintres ont retenu et emploient encore. » — Quant au mot qui rime avec *fluet*, voyez livre III, fable VIII.

² Chère joyeuse, fit bonne chère. Cette expression de *chère lie* se rencontre fréquemment dans nos vieux auteurs.

³ Le visage bouffi.

Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres ;
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

FABLE XVIII.

Le Chat et le vieux Rat.

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard¹, l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables :
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde :
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étaient prisonnières,

Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtement,
Qu'il a fait un larcin de rôti ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête :

Le pendu ressuscite ; et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis.

Il prophétisait vrai : notre maître Mitis²,
Pour la seconde fois les trompe et les affine³,
Blanchit sa robe et s'enfarine ;

¹ La Fontaine n'oublie rien. Il a parlé, dans la seconde fable du deuxième livre, du célèbre chat *Rodilard*. Celui-ci est donc Rodilard second du nom, Rodilard II.

² *Mitis*, qui en latin signifie doux, est un surnom qui convient bien à la mine hypocrite du chat.

³ Les joue. Le mot *affiner* n'est plus usité dans ce sens ; mais on l'employait encore, avec cette signification, du temps de La Fontaine, puisqu'on le trouve dans Nicot, qui cite cet exemple :

« Affiner un trompeur, » *circumventorem circumvenire*.

Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte :
Ce fut à lui bien avisé :
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flâner autour :
C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour ;
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats :
Je soupçonne dessous encor quelque machine :
Rien ne te sert d'être farine ;
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas.
C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence :
Il était expérimenté,
Et savait que la méfiance
Est mère de la sûreté.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Lion amoureux.

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ¹.

Sévigé, de qui les attraits
Servent aux Grâces de modèle,
Et qui naquit toute belle,
A votre indifférence près,
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocents d'une fable,
Et voir, sans vous épouvanter,
Un lion qu'Amour sut dompter ?
Amour est un étrange maître !
Heureux qui peut ne le connaître
Que par récit, lui ni ses coups !
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir :
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnaissance.

Du temps que les bêtes parlaient,
Les lions entre autres voulaient
Être admis dans notre alliance.
Pourquoi non ? puisque leur engance
Valait la nôtre en ce temps-là ;

¹ Françoise-Marguerite de Sévigné, fille de la célèbre madame de Sévigné. Elle avait à peu près vingt ans lorsqu'en 1668, la Fontaine fit paraître cette fable qu'il lui avait dédiée. Ce fut un an après, le 29 janvier 1669, qu'elle épousa M. de Grignan.

Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela.
Voici comment il en alla :
Un lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré :
Il la demande en mariage.
Le père aurait fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui semblait bien dur :
La refuser n'était pas sûr ;
Même un refus eût fait, possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin :
Car, outre qu'en toute manière
La belle était pour les gens fiers,
Fille se coiffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.
Le père donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : Ma fille est délicate ;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; et pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux ;
Car ma fille y répondra mieux,
Étant sans ces inquiétudes.
Le lion consent à cela,
Tant son âme était aveuglée !
Sans dents ni griffes le voilà,
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens :
Il fit fort peu de résistance.
Amour ! Amour ! quand tu nous tiens
On peut bien dire : Adieu prudence !

FABLE II.

Le Berger et la Mer.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,
Se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite :
Si sa fortune était petite,
Elle était sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il était jadis.